

Juste une mise aux poings

BOXE Alors qu'elle rencontre un succès croissant dans toutes les villes, grandes ou petites, centrales ou périphériques, la boxe féminine n'a pas encore gagné ses lettres de noblesse. Et la figure de la boxeuse reste une incongruité. Explications sur ce paradoxe. Par Sabrina Kassa

C'est au Boxing Beats d'Aubervilliers, en région parisienne, en 1998, que tout a commencé. "Un jour, raconte Saïd Bennajem, l'entraîneur et directeur de la salle, une jeune femme est entrée. Elle s'était trompée, elle voulait faire du taekwondo. Mais elle est restée, A la fin de la séance, je lui ai dit de revenir pour un cours d'essai, ce qu'elle a fait..."

Cette jeune femme, Sarah Ourahmoune, détient aujourd'hui le plus beau palmarès en France de boxe anglaise (juste les poings), catégorie amateur avec huit titres de championne de France, un titre du monde, quatre d'Europe... Et le Boxing Beats, qui pendant trois ans a offert un abonnement gratuit aux filles, est devenu une référence: "La salle détient 41 titres en boxe féminine et une vingtaine de titres pour les mecs! Pour moi, il n'y a rien d'étonnant. Quand les filles se fixent un objectif, il n'y a pas besoin de crier pour les faire avancer, elles y vont!" s'enthousiasme Saïd Bennajem, lui-même ancien champion de boxe, sélectionné aux JO de Barcelone de 1992.

L'engouement pour la boxe féminine est impressionnant: un tiers des 45 000 licenciés en boxe française (pieds-poings) sont des femmes. Et la plupart des salles sont mixtes. Beaucoup disent être attirées par les vertus de ce sport qui encourage l'endurance et la combativité, tout en permettant de se défouler...

Longtemps, pourtant, elles n'avaient pas eu leur place dans les salles de boxe. Et les rares qui montaient sur le ring, l'étaient en petite tenue, lors de l'interlude des matchs, pour y exhiber un panneau indiquant le numéro du round à venir.

Ces clichés à la Rocky Balboa racontent la boxe anglaise telle qu'elle s'exerçait dans les milieux populaires aux Etats-Unis (le cliché de la boxe française, ce sont les moustachus des *Brigades du Tigre!*). La salle de boxe était alors un espace réservé aux hommes où l'on cultivait une masculinité pure et dure construite en opposition à la féminité. Un lieu sécurisant qui permettait à des jeunes en déshérence d'acquiescer une discipline et une hygiène de vie et éventuellement une chance de monter dans l'échelle sociale en devenant professionnel. La boxe, c'était alors le sport de ceux qui ne sont rien et qui veulent devenir quelqu'un...

Clichés et préjugés

Mais qu'en est-il aujourd'hui? Qui sont ces femmes qui pratiquent ce sport? Dans son livre *Etre une femme dans le monde des hommes* (éd. L'Harmattan, 2005), Christine Mennesson avance que 46 % des boxeuses rencontrées lors de son enquête avaient des parents ouvriers, employés ou inactifs. Fabrice Cassilde, entraîneur au Battling Club, une salle parisienne,

"Quand les filles se fixent un objectif, il n'y a pas besoin de crier pour les faire avancer, elles y vont!"

où les femmes (de 13 à 50 ans...) sont plus nombreuses que les hommes, commente cette réalité: "La boxe touche aujourd'hui tout le monde. Ce n'est pas un sport de prolo. Ceux qui font de la compétition avec moi, à Vitry-sur-Seine, sont étudiants en psycho, en médecine, il y a même des avocats!"

Sarah Ourahmoune, ainsi que Lucie Bertaud (autre star du Boxing Beats) viennent de finir leurs études à Science Po. Hayatte Akodad, championne du monde de boxe française en 2010, est médecin... Alors, même si ce sport reste plus vivace dans les milieux populaires, aucun déterminisme social, territorial, ni ethnique n'explique l'engouement actuel. La boxe semble surtout être un sport qui attire ceux et celles qui ont "la niaque", quel que soit leur milieu social.

Pourtant, les préjugés restent nombreux. Les femmes qui veulent pratiquer un autre sport que la danse ou la gym doivent souvent affronter le regard réprobateur des autres. Et supporter les petites phrases assassines qui les caricaturent comme "garçon manqué" ou "lesbienne"... Car, si l'on reconnaît aux hommes une volonté de puissance, cela choque encore lorsqu'il s'agit de femmes.

"Souvent, les gens ne saisissent pas que la boxe est l'expression d'une violence saine, soutient Hayatte Akodad. La brutalité pour la brutalité n'a en effet pas sa place dans ce sport. Cela



▲ Duo de championnes opposant Karima Oukala et Lucie Bertaud au Boxing Beats d'Aubervilliers.

La championne du monde Sarah Ourahmoune. ▶



▲ Lucie Bertaud, à l'entraînement en 2005. A la clé : une jolie moisson de titres en amateur.

donne aussi des armes face à la vie. Dans la boxe comme dans la vie, il faut savoir faire face aux difficultés et s'adapter car on ne connaît jamais son adversaire d'avance."

Manque de reconnaissance

Avoir le droit de se battre, de rendre les coups quand on est une femme... C'est bien ces thèmes-là qui sous-tendent le propos d'Anne Guguen, la réalisatrice de *Boxeuses*, un documentaire qui raconte les motivations de ces jeunes femmes à s'investir dans un sport considéré comme antithétique à la féminité. "Je voulais savoir ce que ça faisait de taper sur quelqu'un ou de se faire taper dessus... C'est bien ce tabou-là que j'avais envie de traiter, avoue la réalisatrice. L'éducation au combat n'est pas l'apprentissage de la violence, mais plutôt celui de la détermination. Si on perd l'envie de cogner, on ne va pas forcément où l'on veut aller..."

Reste à savoir qui véhicule le plus ces préjugés machistes. Les "petits mecs de banlieues", comme on pourrait facilement l'imaginer? Rien n'est moins sûr. "Avant, les garçons venaient en roulant des mécaniques, mais quand ils ont vu Sarah et toutes les autres s'entraîner et puis combattre, ça les a vite calmés!" explique Saïd Bennajem.

Même son de cloche du côté de la boxe thaï (pieds-poings-coudes-genoux). Haifa Fay, championne du

monde amateur WMF en 2010, a débuté dans ce sport en 2006, à Epinay. "Au début, se souvient-elle, j'étais la seule fille du club, donc forcément je m'entraînais avec les garçons. J'imagine que ça leur faisait bizarre et ils ne voulaient pas appuyer les coups pour ne pas me faire mal... Le coach aussi m'en demandait moins qu'à eux, et ça m'énervait! Mais ils ont arrêté et ils m'ont pris au sérieux quand ils ont vu que je progressais..." Elle s'entraîne maintenant dans une salle mixte, dont un tiers est composé de femmes.

A écouter les boxeuses de haut niveau, le vrai frein à leur reconnaissance est institutionnel. Elles ne reçoivent aucun soutien financier pour pratiquer leur sport. L'an dernier, en vue des Jeux olympiques de Londres, où la boxe anglaise féminine amateur faisait son entrée dans la cour des grands, Sarah Ourahmoune a dû payer de sa poche son préparateur physique, soit 9000 euros.

Les boxeuses se plaignent aussi régulièrement d'être délaissées par la Fédération française de boxe, qui ne leur propose presque aucun stage à l'étranger, alors que leurs concurrentes sont désormais prises au sérieux par leurs fédérations respectives.

"Malgré des évolutions notables, la Fédération française de boxe, dirigée en majorité par des hommes, perpétue les discriminations sportives à l'encontre des boxeuses. La répartition du budget n'est

"L'éducation au combat n'est pas l'apprentissage de la violence, mais plutôt celui de la détermination"

pas équitable entre hommes et femmes. En effet, les boxeuses amateurs en France ne perçoivent des mensualités que depuis leur intronisation sur la scène olympique en 2012, alors que les hommes ont toujours été rémunérés à haut niveau, explique la chercheuse Natacha Lapeyroux sur son blog consacré à la boxe féminine (1). De plus, les boxeuses n'ont pu prétendre intégrer l'Institut national du sport de l'expertise et de la performance (Insep), qui forme les sportifs de haut niveau, qu'après les JO de Londres. Les résultats de cette discrimination furent éloquentes, puisqu'aucune Française ne s'est qualifiée en 2012, tandis que cinq boxeurs ont eu la chance de s'illustrer aux JO de Londres."

Un éternel combat

L'absence de Françaises aux JO de Londres, Sarah Ourahmoune ayant loupé la dernière marche lors de la coupe du monde en Chine en mai 2012, a un peu secoué le monde pugilistique. Mais les remises en cause sont restées timides et de nombreuses boxeuses, déçues de voir leurs efforts ne mener nulle part, ont raccroché les gants. C'est le cas de Sarah Ourahmoune, Lucie Bertaud, Hayatte Akodad... Au risque de montrer encore aux JO de Rio en 2016, que la France n'est pas un pays de boxeuses! ■

(1) www.penserlaboxefeminine.com.